AVIS. — Nulle traduction de cet ouvrage ne pourra être faite sans l'autorisation expresse et par écrit des auteurs, qui se réservent en outre tous les droits stipulés dans les conventions intervenues, ou à intervenir, entre la France et les pays étrangers en matière de propriété littéraire.

UNE RENCONTRE
DANS LE DANUBE

OPÉRA-COMIQUE EN DEUX ACTES,

Paroles de MM. Germain DELAVIGNE et Jules de WAILLY,

MUSIQUE DE M. PAUL HENRION,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre LYRIQUE, le 16 Avril 1854.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HERMANN DE NEUBOURG	MM. COLSON.
HERMANN, artiste	MEILLET.
WALDORF, commandant de la citadelle	GRIGNON.
CARL, guichetier	LEROY.
FRITZ, aubergiste	H. ADAM.
VERNER, FREDERIC, ALBERT, amis d'Hermann	
HELÈNE, fille de Waldorf	Mlle PETIT BRIÈRE.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. ARSÈNE, régisseur au théâtre.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle commune d'un hôtel. Une table et ce qu'il faut pour écrire; une porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERMANN, VERNER, FRÉDÉRIC, ALBERT ET AUTRES ARTISTES. *Ils sont à table et finissent de déjeuner.*

CHŒUR.

Des maux de l'absence,
De ses vains regrets,
Pour guérir d'avance,
Buvons à longs traits;
La peine accompagne
Souvent le plaisir,
Mais grâce au champagne
Nous la ferons fuir.
Oui, du départ, pour égayer le jour,
Buvons, buvons au retour!

HERMANN.

Courage et gaîté,
N'est-ce pas ma devise
Contre l'adversité.
Maudits soient pour l'éternité
Les Juifs qui m'ont banni de la terre promise!
Mais laissons-là ces usuriers,
Fêtons le jour qui nous rassemble,
Avant de nous quitter répétons tous ensemble
Le gai refrain des ateliers.

PREMIER COUPLET.

L'étude, le vin et l'amour
Charment tous les maux de la vie.
Aimer, se battre tour à tour,
Voilà notre philosophie!

CHŒUR.

Chantons, crions tous à la fois,
Tapage et vacarme, bons drilles,
Si le bruit fait peur aux bourgeois
Il fait plaisir aux jeunes filles.

Digitized by Google

DEUXIÈME COUPLET.

Que les armes et les bâtons
Soient nos camarades fidèles ;
Ne les quittons, en France, jamais
Que pour courir près de nos belles.

CHŒUR.

Chantons, crions tous à la fois, etc.

HERMANN. Oui, mes amis, le sort en est jeté, il faut que je parte, que je vous quitte, ainsi l'ordonne le destin, ou plutôt ainsi le veulent mes créanciers. Ils ne me laissent pas un moment de repos, surtout le juif Isaac...

VERNER. Comment, déjà ruiné!

HERMANN. Malheureusement, je n'ai plus de ressources que dans un voyage lointain. L'héritage de mon oncle est dévoré... ce qui me console un peu, c'est que je l'ai mangé avec vous.

TOUS. Ce cher ami!

HERMANN. Aujourd'hui même on vend le domaine paternel. Il ne me reste plus que des dettes!.. oh! pour celles-là, je suis bien sûr de les conserver!

FRÉDÉRIC. A propos, que de larmes va répandre la pauvre Malvina, cette chanteuse étrangère qui t'adorait, que tu adorais toi-même...

HERMANN. Aussi vrai l'un que l'autre. D'abord, elle chante faux, ce qui m'agaçait horriblement les nerfs, et, d'ailleurs, je ne l'ai jamais aimée.

TOUS. Allons donc!

HERMANN. C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Un jour, à un souper où nous nous trouvions ensemble, j'avais à peu près laissé ma raison au fond de mon verre, il lui prit un caprice, elle trouva plaisant de m'enlever; moi, je trouvai singulier d'être enlevé... Mais ne parlons plus d'elle, ne songeons qu'au moment qui va nous séparer.

TOUS. Cher Hermann!

HERMANN. Et maintenant... buvons le coup de l'étrier. (*Ils remplissent leurs verres.*)

CHŒUR.

Des maux de l'absence,
De ses vains regrets,
Pour guérir d'avance
Buvons à long traits.
La peine accompagne
Souvent le plaisir;
Mais grâce au champagne
Nous la ferons fuir.
Oui, du départ, pour égayer le jour,
Buvons, buvons au retour.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

HERMANN, *seul*. Allons, les adieux sont terminés; il ne me reste plus qu'à partir moi-même. Ces chers amis! j'avoue que je m'en sépare à regret... nous avons passé ensemble de si bonnes journées! et puis, le voyage... ils ne pensent... voyage dont on ne revient pas! Ce serait bien le cas de faire, comme Hamlet, quelques réflexions philosophiques... je n'en ferai qu'une, c'est que mes créanciers n'iront pas me chercher où je vais, au fond du Danube! c'est peut-être le seul endroit où ils ne voudraient pas me suivre. Je crois que c'est une assez triste ressource, mais c'est la seule qui me reste; on ne peut pas voyager sans argent, et mieux vaut encore la rivière qu'une prison dans la citadelle où ce mécréant d'Isaac ne manquerait pas de me faire enfermer. Voyons un peu, réglons ce que j'ai à faire : d'abord appeler mon hôte, pour lui payer notre dernier déjeuner... du moins, ce brave homme ne me regrettera pas par intérêt. Ensuite... ma foi; ensuite, bonsoir la compagnie. (*Appelant.*) Fritz! Fritz!

SCÈNE III.

HERMANN, FRITZ.

FRITZ. Me voici, seigneur Hermann.

HERMANN. C'est très-bien! Donnez-moi la note du déjeuner que vous venez de nous faire servir et dont je vous fais mon compliment, car il était parfait.

FRITZ. Oh! rien ne presse, et vous pourrez tout aussi bien payer demain.

HERMANN. Non, non, je tiens à régler à l'instant.

FRITZ. Comme vous voudrez. Alors, c'est douze florins.

HERMANN. Tenez, les voilà, et celui-ci pour le garçon.

FRITZ. Vous êtes généreux.

HERMANN, *à part, prenant son chapeau.* C'était le dernier! Maintenant, je suis libre.

FRITZ. Monsieur va sortir?

HERMANN. Oui.

FRITZ. Si quelqu'un venait vous demander, faudrait-il faire attendre?

HERMANN. On attendrait trop longtemps, je vais faire un petit voyage.

FRITZ. Faut-il faire transporter le bagage de Monsieur?

HERMANN, *souriant.* Non, ce n'est pas la peine, il m'embarrasserait. Laissez-le là... dans ma chambre. (*Il montre sa chambre à droite. S'approchant de la table.*) Allons, encore un coup avant le départ. (*Il se verse un verre de champagne qu'il regarde avec attendrissement et qu'il boit.*) Adieu, mon excellent ami!

FRITZ, *s'inclinant.* Ah! Monsieur!..

HERMANN, *riant et montrant son verre.* Hé! non, c'est à lui.

Digitized by Google

FRITZ. Pardon, j'avais cru...

HERMANN. Il n'y a pas de mal. Et maintenant, partons! (*Il sort rapidement.*)

SCÈNE IV.

FRITZ. Et moi, rangeons cet appartement. (*Appelant. A deux domestiques qui entrent.*) Mettons cette pièce en ordre, il pourrait nous arriver quelque voyageur... justement, j'entends le bruit d'une voiture. (*S'approchant de la fenêtre.*) Oh! oh! M. de Waldorf, le commandant de la citadelle... il est accompagné d'une dame... Mais je ne me trompe pas... c'est mademoiselle Hélène, sa fille! (*Aux domestiques.*) Allons, vous autres, dépêchez-vous!

SCÈNE V.

WALDORF, HÉLÈNE, FRITZ.

FRITZ. Monsieur le commandant, Mademoiselle, permettez-moi de vous offrir mes hommages.

WALDORF. C'est bien, maître Fritz, faites préparer sur-le-champ un appartement pour ma fille.

FRITZ. Monsieur le commandant me fera donc l'honneur de s'arrêter quelque temps chez moi?

WALDORF. Oh! fort peu de temps; mais avant de reconduire ma fille à la citadelle, à trois lieues d'ici, il faut absolument que je voie le gouverneur de la ville; nous avons à traiter ensemble quelques affaires importantes.

FRITZ. Il suffit... (*Indiquant un appartement, à gauche.*) Cette pièce conviendra, je crois, à Mademoiselle.

WALDORF. A la bonne heure! Maintenant laissez-nous. (*Fritz sort.*)

SCÈNE VI.

WALDORF, HÉLÈNE.

WALDORF. Allons, ma chère Hélène, reprends donc un peu de gaieté. Quand je t'ai envoyée à Neubourg, passer quelques mois chez ta tante, j'espérais que le séjour de la résidence pourrait te distraire, car je conviens que ma citadelle n'est pas toujours très-divertissante, et je te ramène plus triste encore que tu n'es partie.

HÉLÈNE. Vous vous trompez, mon père, je vous assure, je suis très-gaie.

WALDORF. Tu sais bien, ma chère enfant, que je ne peux pas me tromper. J'ai un coup d'œil!.. Voyons, regarde moi... tu t'occupes encore de ce mauvais sujet d'Hermann?

HÉLÈNE. Moi, mon père, je le déteste.

WALDORF. Je m'en étais bien aperçu!..

HÉLÈNE. Comment! l'auriez-vous vu, mon père?

WALDORF. Non, jamais. Il s'est bien gardé de se présenter devant moi; il savait qu'avec mon expérience, bien que je ne le connusse pas, que je ne l'eusse jamais vu, j'aurais aussitôt deviné à qui j'avais à faire. Mais il a eu l'audace de m'écrire pour me demander ta main.

HÉLÈNE, *timidement*. Je lui en avais donné la permission quand j'ai fait connaissance avec lui, chez ma vieille tante, à la résidence.

WALDORF. Quelle imprudence!.. Si j'avais été là!

HÉLÈNE.

CAVATINE.

Ah! mon bon père!
Point de colère!
Pardonnez-moi, mon père;
Pour une erreur légère
N'ayez point de courroux.
S'il a causé ma peine,
Que du moins votre Hélène
Obtienne grâce auprès de vous (*bis*).
Quand il parlait je n'étais pas tranquille...
Je voulais... et puis j'avais peur,
Et je trouvais bien difficile
De lui montrer de la rigueur.
Il suppliait avec instance...
Enfin, moi qui suis sans détour,
J'accordai par reconnaissance
Ce qu'il demandait par amour.
Ah! mon bon père!
Point de colère!
Pardonnez-moi, mon père;
Pour une erreur légère
N'ayez point de courroux.
S'il a causé ma peine,
Que du moins votre Hélène
Obtienne grâce auprès de vous.

WALDORF. C'est bien!... c'est bien! (*S'approchant de la porte de la chambre d'Hermann.*) Mais... j'entends des étrangers, entre dans ton appartement; moi, je vais faire ma visite au gouverneur, et je serai de retour le plus tôt qu'il me sera possible. (*Hélène entre dans son appartement, à gauche; Waldorf sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

HERMANN, DE NEUBOURG.

HERMANN. Entrez, entrez, par ici; c'est la salle commune de l'hôtel, et si vous aviez besoin de vous rafraîchir...

DE NEUBOURG. Du tout, du tout, le bain que je viens de prendre dans le Danube me suffit, et maintenant que, grâce à vos habits, je puis continuer mon voyage, veuillez me faire con-

maître, avant mon départ, le nom de celui qui a si généreusement exposé ses jours pour me sauver.

HERMANN. Je crois que c'est bien inutile. Cependant, si vous y tenez, mon nom est Hermann.

DE NEUBOURG. Parbleu! voilà qui est original! c'est aussi le mien. Mais croyez bien que je n'avais pas besoin de cette circonstance pour ne jamais oublier un homme à qui je dois une reconnaissance éternelle.

HERMANN. Permettez-moi de me dérober à des éloges que je ne mérite pas. Je n'avais nullement l'intention de vous sauver, j'étais là pour mon compte personnel.

DE NEUBOURG. Je ne vous comprend plus!

HERMANN. C'est pourtant bien simple. J'étais parti, il y a une demi-heure, pour me jeter dans le Danube; des motifs particuliers m'avaient réduit à cette extrémité fâcheuse; oubliant, comme un étourdi, que je savais nager, je m'étais bravement précipité dans l'eau, et je faisais tous mes efforts pour aller au fond, lorsque je vous vis arriver à travers la campagne de toute la vitesse de votre cheval dont vous ne paraissiez plus maître, rouler avec lui et disparaître dans le fleuve. Voilà un gaillard qui s'y prend mieux que moi, pensai-je, et, poussé par la curiosité, je me dirigeai de votre côté. Je vous vis bientôt reparaître, et en vous entendant crier : au secours!.. je me dis... c'est mon affaire! ce homme-là va infailliblement me noyer. Je me précipitai vers vous, mais hélas! trompé dans mon espoir par votre bonne volonté et votre sang-froid, je vous ramenai au bord, au milieu d'une foule d'imbéciles qui nous regardaient avec admiration, et qui n'auraient pas manqué de nous porter en triomphe, s'ils n'avaient eu peur de se mouiller...

DE NEUFBOURG. Notre aventure est assez originale en effet, et surtout fort heureuse pour moi qui n'avais pas les mêmes intentions que vous; mais enfin, en admettant que nous nous soyons mutuellement sauvé la vie, je voudrais pouvoir, de mon côté, reconnaître le service que vous m'avez rendu.

HERMANN. Un moment!.. vous vous abusez beaucoup en croyant que vous m'avez sauvé; vous m'avez seulement retardé... et, dans une heure, j'espère bien que tout sera fini pour moi. S'il n'y a qu'un moyen d'entrer dans la vie, il y en a mille d'en sortir, et je n'aurai que l'embarras du choix... à moins que je ne fasse encore quelque mauvaise rencontre. Il y a des gens si imprudents!

DE NEUBOURG. Je désirerais bien vous empêcher d'accomplir votre fatal projet, mais je ne puis cependant pas vous suivre continuellement pour me faire sauver; d'abord, vous pourriez me manquer!.. et ensuite, sans avoir recours à ce moyen un peu dangereux, il me serait peut-être possible de trouver un remède à votre malheur, si vous vouliez me faire connaître le motif de vos chagrins.

HERMANN. Mon Dieu! le motif est très-banal. J'aime une jeune personne charmante, et son père m'avait refusé sa main, sous prétexte que je n'avais pas encore de position dans le monde, et que j'avais déjà dissipé une partie de ma fortune. Ces pères sont d'une exigence!.. Dans mon désespoir, j'ai mangé le reste, et comme je ne me suis pas arrêté à temps, toujours entraîné par le désespoir, je suis criblé de dettes.

DE NEUBOURG. Ah! ah!.. et combien devez-vous?

HERMANN. Par le total vous comprendrez l'excès de ma douleur. Je dois vingt mille florins!

DE NEUBOURG. Allons, votre position n'est pas encore aussi désespérée que je le craignais, et peut-être pourrais-je vous sauver à mon tour... Tenez, prenez ce cachet.

HERMANN. Il est très-joli, mais pour le nombre de lettres que j'aurai à cacheter maintenant, il ne me sera pas très-utile... à moins que je n'envoie des billets de faire-part à tous mes créanciers.

DE NEUBOURG. Asseyez-vous à cette table et écrivez...

HERMANN. Mon testament!.. Tiens, au fait, je n'y avais pas pensé...

DE NEUBOURG. Non, ce que je vais vous dicter : « Sur le vu du présent ordre, vous êtes invité à remettre au porteur la somme de vingt mille florins. »

HERMANN. C'est tout?

DE NEUBOURG. Oui.

HERMANN. C'est court, mais c'est bien. Maintenant je vais signer...

DE NEUBOURG. Non pas, diable!

HERMANN. C'était pour continuer la plaisanterie!..

DE NEUBOURG. Mais c'est très-sérieux, comme vous pourrez bientôt en avoir la preuve; mettez seulement, au bas de la lettre, le cachet que je viens de vous donner.

HERMANN. C'est fait.

DE NEUBOURG. Maintenant, pliez et écrivez l'adresse : à M. Walter Brown.

HERMANN. Le premier banquier de la ville!.. Est-ce que cela serait sérieux?.. Permettez, Monsieur...

DE NEUBOURG. Dites mon ami...

HERMANN. Soit, mon ami, vos intentions sont bonnes, je le reconnais; je veux bien admettre un instant que M. Walter Brown, au lieu de me faire jeter à la porte, lorsqu'il aura lu notre lettre, ce qui est très-probable, me fasse compter vingt mille florins, ce qui l'est beaucoup moins, et que je consente à les donner en pâture à mes créanciers; je n'aurai plus de dettes, c'est vrai; mais je n'en serai pas moins ruiné, et sans ressource pour empêcher la vente du vieux manoir de mes

Digitized by Google

pères, qui doit avoir lieu, aujourd'hui même, dans une heure, aux enchères par devant Me Turkeim, notaire. Je n'en serai pas moins dans l'impossibilité de faire fléchir la volonté de celui que je m'étais choisi pour beau-père... non pas à cause de ses agréments, grand Dieu!.. mais à cause de ceux de sa fille.

DE NEUBOURG. Eh bien! écrivez à Me Turkeim, toujours dans le même style, de racheter en votre nom, votre propriété, et d'avancer les sommes nécessaires au paiement du prix.

HERMANN. Au fait, c'est un moyen; mais, à moins d'être sorcier, je défie bien qu'on trouve un notaire qui fasse une pareille spéculation. Ils ne placent pas ordinairement à fond perdu.

DE NEUBOURG. Écrivez toujours... N'avez-vous pas votre cachet? Qu'est-ce que cela vous coûte?

HERMANN. A moi? oh! rien; mais au notaire, c'est différent... après tout, s'il y consent, ça le regarde. (*Il écrit.*)

DE NEUBOURG. A présent que vos affaires sont à peu près réglées, que vous voilà tranquille sur votre avenir, je me sens plus à mon aise. Pensez d'ailleurs qu'en retrouvant votre fortune, vous avez des chances d'attendrir enfin votre inflexible beau-père.

HERMANN. Si je pouvais seulement attendrir sa fille!..

DE NEUBOURG. Vous êtes brouillés?

HERMANN. A mort... La jeune personne ayant appris quelques-unes des aventures qui me sont arrivées, lorsque j'étais entraîné par le désespoir, comme je vous l'ai dit, n'a pas compris le sentiment qui me faisait agir; elle s'est indignée... Elle refuse de me voir, elle me renvoie toutes mes lettres sans les ouvrir; en un mot, elle est furieuse contre moi.

DE NEUBOURG. Tant mieux! elle ne vous oubliera pas... mais ne perdez point de temps, envoyez votre lettre à Me Turkeim, portez l'autre vous-même, je vous attendrai ici, où j'ai l'intention de me reposer quelques heures.

HERMANN. Ah çà! vous y tenez donc?

DE NEUBOURG. Certainement.

HERMANN. Vous voulez rire!

DE NEUBOURG. Je vous assure que je n'ai jamais été plus sérieux.

HERMANN. Ma foi! c'est qu'il en a l'air. Ah! bah! qu'est-ce que je risque?.. que notre banquier me fasse mettre à la porte...

DE NEUBOURG. Il ne le fera pas.

HERMANN. Je le crois bien; on dirait partout qu'il a suspendu ses paiements. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

DE NEUBOURG, *puis* HÉLÈNE.

DE NEUBOURG. C'est très-bien!.. je n'aurai pas tout à fait perdu mon temps ici, puisque j'ai fait un heureux. Au reste, c'était justice, je lui dois la vie, et puis ce pauvre garçon a un caractère original qui m'intéresse. D'après la manière inusitée dont je suis entré dans la ville, il est impossible qu'on ait pu me reconnaître; je suis d'ailleurs à deux pas de la frontière, je peux donc m'arrêter quelques temps sans inquiétude, et voir venir les évènements.

HÉLÈNE, *à part, sortant de son appartement.* J'ai cru entendre la voix d'Hermann... avant de me séparer de lui pour toujours, je veux le traiter comme il le mérite. (*Apercevant de Neubourg.*) Ciel! ce n'est pas lui!

DE NEUBOURG. Voilà une charmante personne!.. (*A Hélène, qui veut se retirer.*) Un moment, de grâce, Mademoiselle, que ma présence ne vous fasse pas fuir... si vous l'exigez, je vais me retirer.

HÉLÈNE. Oh! non, Monsieur, c'est à moi de vous céder la place... Je croyais mon père dans cette salle, et je venais le rejoindre, mais je vois que je me suis trompée... permettez...

DE NEUBOURG. Monsieur votre père va sans doute rentrer dans l'instant, ne craignez pas de l'attendre ici, et ne me privez pas d'une occasion que la fortune m'offre sans doute, pour me faire oublier l'accident qui m'a conduit dans cette maison.

HÉLÈNE. Un accident?..

DE NEUBOURG. Qui m'a d'abord vivement contrarié; mais dont je me félicite maintenant.

HÉLÈNE. Il paraît, Monsieur, qu'il faut peu de chose pour vous satisfaire.

DE NEUBOURG. Ne le croyez pas, Mademoiselle, en ma qualité de voyageur, je dois chercher à voir tout ce que les pays que je visite renferment de remarquable; cette ville ne m'avait encore rien offert d'intéressant, et je me disposais à la quitter au plus vite; mais je vois que j'étais dans l'erreur, et je sens, à présent, que je ne pourrai m'en éloigner sans regret.

HÉLÈNE. Vraiment, Monsieur, votre galanterie m'embarrasse beaucoup.

DE NEUBOURG. Je vous en conjure, Mademoiselle, ne prenez pas pour de la galanterie ce qui n'est que l'expression d'un sentiment bien réel...

HÉLÈNE. Et bien subit, vous en conviendrez.

PREMIER COUPLET.

HÉLÈNE.

Le sentiment qu'on voit éclore
Et s'exalter en un moment
Doit s'effacer plus vite encore.

DE NEUBOURG.

Non, ne le croyez pas vraiment!..
En mon cœur ayez confiance.

HÉLÈNE, *souriant.*

C'est un péril que je dois éviter;
En dépit de votre assurance,

Digitized by Google

Je crois plus sage de douter.

DEUXIÈME COUPLET.

DE NEUBOURG.

Ce doute est presque une victoire,
Et bientôt, comblant tous mes vœux,
Vous me croirez.

HÉLÈNE.

Non, pour vous croire
Il faudrait nous connaître mieux.

DE NEUBOURG.

Au contraire, nous mieux connaître
Est un péril que je dois éloigner,
Car, pour moi, j'y perdrais peut-être
Ce que vous devez y gagner.

(*Il lui baise la main.*)

DE NEUBOURG. Ah! Mademoiselle, si vous consentiez à m'entendre...

HÉLÈNE. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi!

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, WALDORF.

WALDORF. Ciel! que vois-je!

DE NEUBOURG. Peste soit de l'importun!

HÉLÈNE, *rentrant vivement dans son appartement.* Mon père!

WALDORF, *à part.* C'est, sans aucun doute, ce mauvais sujet d'Hermann... je ne me trompe jamais! (*Haut.*) Courage, Monsieur, il paraît que j'arrive à propos?

DE NEUBOURG. Parbleu! nous ne sommes pas du même avis! Mais qu'avez-vous donc, monsieur le commandant?

WALDORF. Comment, ce que j'ai! quand je vous trouve ici, seul, auprès de ma fille!

DE NEUBOURG. Est-il donc défendu de se rapprocher d'une personne charmante?

WALDORF. Quand vous lui baisez la main!

DE NEUBOURG. Je ne pouvais mieux lui prouver mon respect.

WALDORF. Trève de plaisanteries, Monsieur, je ne les aime point. Vous croyez sans doute que je ne vous connais pas?

DE NEUBOURG. J'en suis persuadé, monsieur le commandant.

WALDORF. Eh bien! vous vous trompez; je vous connais parfaitement.

DE NEUBOURG. Permettez-moi d'en douter.....

WALDORF. Et j'ai des moyens de vous en donner bientôt la preuve; mais, en attendant, je vous invite à vous retirer sur-le-champ et à nous délivrer, ma fille et moi, de vos inutiles poursuites.

DE NEUBOURG. Ah! permettez, monsieur le commandant, nous ne sommes pas ici dans votre citadelle, et je pense que je peux me mettre au-dessus de la consigne. Je me trouve fort bien dans cet hôtel; depuis une heure surtout, je m'y trouve mieux que jamais, et j'y reste.

WALDORF. Vous refusez de partir!.. je saurai bien vous y contraindre, et si un motif impérieux ne m'empêchait de sortir, je vous aurais bientôt trouvé un autre logement; mais vous ne perdrez rien pour attendre. Je dois recevoir ici les ordres du gouverneur de la ville, que je n'ai pu voir tout à l'heure. Il venait de s'enfermer, après avoir reçu des dépêches très-importantes du premier ministre.

DE NEUBOURG, *à part.* Diable! ceci pourrait bien me regarder. (*Haut.*) Vous dites?..

WALDORF. Je dis que le gouverneur vient de recevoir des dépêches du premier ministre, et dès qu'il m'aura donné mes instructions, vous pouvez compter que je m'occuperai de vous.

DE NEUBOURG. Tenez, monsieur le commandant, vous vous y prenez d'une manière si obligeante, qu'il est impossible de vous résister..... Puisque vous le désirez, je pars, mais sans rancune, monsieur le commandant.

WALDORF. Allez toujours, rira bien qui rira le dernier.

DE NEUBOURG, *à part.* Maintenant, voyons un peu quel parti je vais prendre. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

WALDORF, *seul.* Enfin, nous en voilà débarrassés! Il ne sait pas jusqu'où j'ai poussé les précautions à son sujet, et, dans quelques heures, en renouvelant les ordres que j'ai déjà donnés, au moyen de la créance que j'ai achetée sur lui, il aura une petite cellule dans la citadelle, où il faudra bien qu'il se soumette à la consigne. Mais, en vérité, je ne conçois pas ma fille! encourager la recherche d'un pareil étourdi! sans conduite, sans fortune, sans crédit, et qui n'a ma foi rien de bien remarquable; tandis que tant d'autres pourraient se mettre sur les rangs... Quand il n'y aurait que ce jeune homme que je viens de voir chez le banquier Walter Brown. En voilà un qui se présente bien! dont la physionomie est heureuse. Il m'a inspiré de la confiance, au premier abord... mais qui diable peut expliquer les caprices des femmes!..

SCÈNE XI.

WALDORF, HERMANN, *puis* FRITZ.

HERMANN, *entrant vivement.* Holà! oh! Fritz... garçon... quelqu'un!

WALDORF, Justement mon jeune homme de chez M. Brown.

HERMANN, *au garçon qui entre.* Un souper pour ce soir... dix couverts... et cours prévenir tous

Digitized by Google

mes camarades, Albert, Frédéric, Verner et surtout mon ami Hermann, il ne peut-être sorti. Après le déjeuner d'adieu, le souper du retour... ce sera plus gai. Et surtout... ce qu'il y aura de mieux, de plus délicat... les vins les plus fins... je ne regarde pas à la dépense!.. j'ai plus d'argent qu'il n'en faut. (*Le garçon sort.*)

WALDORF, *s'avançant.* Et vous venez de le toucher chez M. Brown.

HERMANN, *à part.* Ah! M. de Waldorf... (*Haut.*) Oui, Monsieur, vingt mille florins. (*A part.*) Et cela, sans la moindre difficulté... et avec une politesse...

WALDORF. Peste! vingt mille florins!

HERMANN. Mais comment savez-vous...

WALDORF. J'étais dans l'embrasure d'une croisée... et j'ai vu le caissier vous compter votre argent avec une promptitude et un respect...

HERMANN. Qui vous ont étonné, j'en suis sûr.

WALDORF. Je ne sais pas mentir, Monsieur, j'en conviens... j'ai été profondément surpris.

HERMANN, *à part.* Pas plus que moi!...

WALDORF. Et comme j'ai un coup d'œil qui ne me trompe jamais, je me suis dit : voilà un jeune homme qui doit être l'ami particulier de M. Brown.

HERMANN. Monsieur, cet exemple prouve qu'il n'y a personne d'infaillible... Je ne suis pas l'ami de M. Brown.

WALDORF. Mais il vous connaît beaucoup, de réputation au moins.

HERMANN, *à part.* Heureusement que non... sans cela... (*Haut.*) Sans doute... quand on est lancé dans un certain monde... mêlé... à de grandes affaires...

WALDORF, *à part.* Ce jeune homme me plaît de plus en plus.

FRITZ, *entrant, à Hermann.* Tenez, Monsieur, c'est de la part de Me Turkeim, le notaire.

WALDORF, *à part.* Me Turkeim.

HERMANN. Hein! qu'est-ce?

FRITZ. Les papiers que vous m'avez envoyé chercher chez lui.

HERMANN, *après les avoir examinés.* C'est à confondre!..

WALDORF, *à part.* Le premier banquier et le premier notaire de la ville... il est en relations avec ce qu'il y a de plus distingué, et surtout de plus riche!

HERMANN, *à part.* Les bras me tombent!.. un banquier qui me compte vingt mille florins sur mon simple reçu... un notaire qui ne me connaît pas, et qui, sur une lettre de moi, en avance au moins autant... sans garantie!.. et pourtant rien n'est plus réel... Voici les nouveaux titres qui me rendent la propriété de mon père... Il y a des moments où je crois que je fais un rêve... tâchons de ne pas me réveiller! Ah! mon précieux cachet, que je te remercie!.. (*A Fritz.*) Mon cher Fritz... soyez assez bon pour mettre mes papiers là... dans mon secrétaire, avec le plus grand soin... (*Fritz entre dans la chambre d'Hermann.*)

WALDORF, *à part.* Décidément, il faut faire avec lui plus ample connaissance... (*A Hermann.*) Il paraît, Monsieur, que vous logez comme moi dans cet hôtel, je suis heureux de la circonstance qui nous réunit une seconde fois.

HERMANN, *à part.* Mon inflexible beau-père! Il paraît en si bonne disposition que j'ai bien envie de me faire inviter à passer quelques jours dans la citadelle. Bah! il ne voudra pas!.. ma foi!.. c'est égal. Essayons toujours. (*Haut.*) Permettez-moi, monsieur le commandant, de vous demander si vous avez le projet de vous arrêter quelque temps dans cette ville?

WALDORF. Oh! mon Dieu non. Il est probable que dans une heure je retournerai à mon poste.

HERMANN. Voilà qui est fâcheux! Moi qui espérais que nous aurions le temps de former ensemble une liaison plus intime! Liaison où tous les avantages seraient pour moi.

WALDORF. Que voulez-vous, le devoir avant tout.

HERMANN. Sans doute, mais ne pourrions-nous pas trouver un accommodement? Tenez, par exemple, moi, je suis très-curieux; si vous vouliez m'autoriser à visiter votre citadelle, que l'on assure être un monument très-remarquable, et qui, dit-on, renferme des objets très-précieux. (*A part.*) Cette chère Hélène! (*Haut.*) Je suis persuadé qu'avec les explications d'un officier de votre distinction...

WALDORF. Monsieur... il est certain qu'il me faudrait bien peu de temps... aussi, c'est à regret que je vous refuse, mais vous me demandez une chose impossible. D'abord, pour pénétrer dans la citadelle, il faut être militaire.

HERMANN. Hé bien! au moment où je vous parle, je le suis peut-être, c'est même à peu près certain.

WALDORF. Comment cela?

HERMANN. Vous allez comprendre tout de suite. Des motifs particuliers m'ayant décidé à m'éloigner de ce pays, pour quelque temps, tout-à-l'heure, chez le banquier Brown, il m'est venu dans l'idée d'écrire à l'empereur pour lui demander du service. Et comme il n'est qu'à dix lieues d'ici, à la tête de son armée, je ne puis manquer d'avoir bientôt une réponse...

WALDORF. Il paraît que vous ne doutez de rien.

HERMANN. C'est le seul moyen de réussir!

WALDORF. Ah çà! mais vous êtes donc connu de l'empereur?

HERMANN. Pas du tout... du moins je ne le crois pas.

WALDORF. Vous lui êtes donc recommandé par quelque personnage puissant?

HERMANN. Pas le moins du monde.

WALDORF. Alors, mon cher, vous êtes fou.

HERMANN. Non pas; mais j'ai du bonheur, voilà tout; et je réussirai. (*A part.*) Ce serait bien le

Digitized by Google

diable si mon cachet me manquait cette fois. (*Haut.*) Vous voyez bien qu'il n'y a plus d'obstacles.

WALDORF. Pardonnez-moi; pour entrer dans la citadelle, il ne suffit pas d'être militaire, il faut encore obtenir l'autorisation du gouverneur de la ville; et je puis vous assurer qu'il ne vous l'accordera pas. Il est d'une sévérité!..

HERMANN, *il se met à une table pour écrire.* C'est ce que nous allons voir!

WALDORF. Que faites-vous donc?

HERMANN. Moi!

WALDORF. Oui.

HERMANN. Eh bien! je lui écris à ce féroce gouverneur, et d'un style auquel il ne résistera pas, vous verrez. (*A part.*) En avant mon cachet! (*Haut.*) Holà! quelqu'un... (*A un domestique qui entre.*) Portez sur-le-champ cette lettre au gouverneur de la ville, et rapportez-moi la réponse.

WALDORF. En conscience, mon cher, je suis étonné...

HERMANN. Parbleu! je le crois bien, puisque moi-même, allez... vous en verrez bien d'autres.

SCÈNE XII.

HÉLÈNE, HERMANN, WALDORF.

HÉLÈNE. Mon père... (*A part.*) Hermann!

HERMANN. C'est elle!

HÉLÈNE, *indiquant l'appartement d'où elle est sortie.* Mon père, il y a ici un envoyé du gouverneur qui désire vous entretenir sur-le-champ d'une affaire importante et secrète.

WALDORF. C'est bon, mon enfant; il m'apporte les instructions que j'attendais... Reste un moment dans cette salle.

HÉLÈNE. Mais mon père...

WALDORF. Reste donc, il s'agit d'une affaire d'État. Je suis à toi dans un instant. (*Regardant Hermann.*) Oh! celui-là ne m'inquiète pas... (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, HERMANN.

HERMANN, *à part.* Voici le moment de la crise! du courage!

DUO.

HÉLÈNE.

Il est confus et tremblant,
Pour l'ingrat soyons sévère,
C'est vainement qu'il espère
Fléchir mon ressentiment.

HERMANN.

Profitons bien du moment,
Je vais enfin, je l'espère,
De celle qui m'est si chère
Fléchir le ressentiment.

HERMANN.

Écoutez-moi, je vous supplie!

HÉLÈNE.

N'essayez pas de vous justifier.

HERMANN.

Songez au serment qui nous lie.

HÉLÈNE.

Vous l'avez trahi le premier.

HERMANN.

Non, non, mon cœur toujours plus tendre,
De sentiment n'a pas changé.
Ne me jugez pas sans m'entendre.

HÉLÈNE.

Par vous-même soyez jugé.

HERMANN.

Eh bien! je vous demande grâce.

HÉLÈNE.

Non, pour toujours je dois vous fuir.

HERMANN.

Il n'est pas de torts que n'efface
Un véritable repentir.

HÉLÈNE, *lui rendant un anneau.*

C'est en vain!.. reprenez ce gage
Qu'autrefois de vous je reçus;
Mon cœur dégagé d'esclavage
Désormais ne vous connaît plus.

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

Oui, la raison m'éclaire,
Et cet arrêt sévère
Enfin va satisfaire
Mon trop juste courroux.
Votre espérance est vaine,
Sans efforts et sans peine,
J'ai su briser la chaîne
Qui m'unissait à vous!

HERMANN.

Oh! soyez moins sévère,
Calmez votre colère,
C'est un amant sincère
Qui tremble à vos genoux.
N'écoutez plus la haine,
Et sensible à ma peine
Ne brisez pas la chaîne
Qui m'unissait à vous.

HERMANN.

Je le vois trop, votre inconstance
Met en oubli tous nos serments.

HÉLÈNE.

Oui, comme vous je les reprends;
Je ne vous dois que mon indifférence.

HERMANN.

Vous me trompiez en me parlant d'amour.

HÉLÈNE.

Je suis l'exemple qu'on me donne.

Digitized by Google

HERMANN.
Je saurai changer à mon tour,
Et je veux fuir qui m'abandonne.

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.
Recevez mon dernier adieu,
Perfide, adieu !
Adieu !
Adieu !
HERMANN.
Recevez mon dernier adieu,
Ingrate, adieu !
Adieu !
Adieu !
HÉLÈNE.
Oui, la raison m'éclaire,
Et cet arrêt sévère
Enfin va satisfaire
Mon trop juste courroux.
Plus d'espérance vaine,
Sans effort et sans peine,
J'ai su briser la chaîne
Qui m'unissait à vous.
HERMANN.
Oui, la raison m'éclaire,
Et mon âme plus fière
D'une injuste colère
Saura braver les coups.
Plus d'espérance vaine !
Je saurai, non sans peine,
Briser enfin la chaîne
Qui m'unissait à vous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DE NEUBOURG.

DE NEUBOURG. Alerte ! alerte ! mon cher ami, grâce à votre imprudence, il paraît que nous sommes menacés des plus grands dangers.

HÉLÈNE. Ciel !

HERMANN. Ah bah ! est-ce que j'aurais fait quelque sottise sans m'en douter ?

DE NEUBOURG. J'en ai peur.

HERMANN. Mais cependant quand j'y songe, je n'ai rien fait du tout.

DE NEUBOURG. Cherchez bien.

HERMANN. J'ai seulement écrit au gouverneur pour lui demander la permission d'entrer dans la citadelle.

DE NEUBOURG. Et vous vous êtes servi de mon cachet !

HERMANN. Parbleu, pour réussir c'était le seul moyen.

DE NEUBOURG. Alors, tout s'explique, et vous m'avez perdu ! Les portes de la ville sont fermées... personne ne peut plus sortir, et vous allez voir tout à l'heure.....

HERMANN. Tout s'explique, tout s'explique !.. c'est-à-dire que je n'y comprends rien.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, FRITZ.

FINALE.

FRITZ.
Je suis tremblant et consterné !
Apprenez donc ce qui se passe,
Le plus grand danger vous menace,
Et déjà l'hôtel est cerné.
HÉLÈNE.
Ah ! mon Dieu !
HERMANN.
Quelle aventure !
DE NEUBOURG.
C'en est fait, tout est perdu ;
Je suis pris, la chose est sûre.
HERMANN.
Et moi, je suis confondu.
FRITZ, *à Hélène.*
Je viens de voir votre père
Faire entourer la maison,
Il a donné l'ordre le plus sévère,
Et l'on parle de prison.
HÉLÈNE. De prison !..

ENSEMBLE.

HÉLÈNE, FRITZ.
Mon / Son père est sur leur trace,
Du sort qui les menace,
Comment les garantir ?
Fatale circonstance !
N'est-il plus d'espérance ?
Que vont-ils devenir ?
HERMANN, DE NEUBOURG.
On a saisi ma trace,
Du sort qui nous menace,
Comment nous garantir ?
Fatale circonstance !
N'est-il plus d'espérance ?
Qu'allons-nous devenir !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, WALDORF, GARDES.

HERMANN, *se dirigeant vers la porte.*
Venez et partons à l'instant...
FRITZ.
C'est fait de vous, voici le commandant.
WALDORF, *à Hermann.*
Halte !.. le gouverneur l'ordonne.
A l'instant même il vient de m'envoyer

Digitized by Google

M'assurer de votre personne,
Et vous êtes mon prisonnier.

HERMANN.

Moi!..

DE NEUBOURG.

Lui!

WALDORF.

D'entrer dans notre citadelle
Vous désiriez obtenir la faveur,
Selon vos vœux, monsieur le gouverneur
Veut bien vous l'accorder.

DE NEUBOURG, *à part.*

L'aventure est nouvelle!
Ils le prennent pour moi, je comprends! quel bonheur!

HERMANN.

Expliquez-moi!..

WALDORF.

Je n'ai rien à vous dire.

HÉLÈNE.

Mais, mon père ..

WALDORF.

Silence!

HERMANN.

Au moins daignez m'instruire
De mon crime.

WALDORF.

Partons, vous le saurez plus tard.
Il faut, en attendant, me suivre sans retard.

HÉLÈNE.

Que sa destinée est cruelle!

HERMANN, *à part.*

Ah! du moins, mon malheur va me rapprocher d'elle.
(*A Waldorf.*)
Je me soumets.

DE NEUBOURG, *à part.*

Et moi, quittons ces lieux,
Tâchons de sortir de la ville.

HERMANN, *à de Neubourg.*

Adieu donc!

DE NEUBOURG.

Du courage et la fin vaudra mieux
Que le commencement.

HERMANN.

Ce sera bien facile!

ENSEMBLE.

WALDORF.

Allons, marchez de bonne grâce;
Point de dépit, point de fureur;
Et venez prendre votre place
Dans le château dont je suis gouverneur!

HERMANN.

Le traître rit de ma disgrâce,
De mon dépit, de ma fureur,
Il faut aller prendre ma place
Dans le château dont il est gouverneur!

DE NEUBOURG.

Je suis touché de sa disgrâce,
Et je dois plaindre son malheur,
Puisque c'est lui qui prend ma place
(*Montrant Waldorf.*)
Dans le château dont il est gouverneur!

HÉLÈNE.

Ah! je déplore sa disgrâce,
De son sort je plains la rigueur!
Et bientôt il aurait sa grâce
Si du château j'étais le gouverneur!

FRITZ.

Ah! je déplore sa disgrâce,
De son sort je plains la rigueur,
Puisqu'il lui faut prendre une place
(*Montrant Waldorf.*)
Dans le château dont il est gouverneur!

SOLDATS.

Allons! marchez de bonne grâce,
Point de dépit, point de fureur,
Et venez prendre votre place
Dans le château dont il est gouverneur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle de prison; porte au fond, porte à gauche, conduisant au cachot.

SCÈNE PREMIÈRE.

WALDORF, CARL.

WALDORF. Eh bien! Carl, comment se conduit le numéro 7?

CARL. Ce jeune homme que vous avez amené vous-même, hier soir, et que vous avez fait mettre au cachot?

WALDORF. Oui. Je n'ai fait qu'y songer toute la nuit... qui peut-il être?

CARL. C'est un diable, commandant, un diable enragé.

WALDORF. Vraiment!

CARL. Il est heureux que la prévoyance du gouvernement ne mette pas de glaces dans les cachots... il a tout cassé... tout brisé!

WALDORF. Comment! il se serait permis...

CARL. Ah! bien oui... c'est bien lui que quelque chose arrête!.. sa chaise!.. son unique chaise... en mille pièces... et son lit!.. déchiré... broyé... pulvérisé!..

Digitized by Google

WALDORF, *à part.* J'ai l'idée que ce pourrait bien être un échappé des petites maisons.

CARL. Puis, quand je lui ai apporté son souper... une belle petite cruche d'eau et un joli pain noir... il me les a jetés à la tête... à preuve que j'en ai encore une bosse... en me disant : est-ce que tu crois qu'un homme comme moi est fait pour boire de l'eau !..

WALDORF. Il a dit : un homme comme moi?

CARL, *continuant* Tu n'es qu'un imbécile!

WALDORF. Ce n'est pas un fou!

CARL. Et je te ferai destituer, toi, le commandant, et toute votre sequelle.

WALDORF. Hein?

CARL. Il a dit : votre sequelle!

WALDORF, *à part.* Si c'était quelque personnage puissant, disgracié par notre aimable souveraine! elle en est bien capable... elle est un peu changeante... et le prisonnier d'aujourd'hui, pourrait redevenir demain... Il faut que je le voie... que je l'interroge... (*Haut.*) Carl!.. je veux voir le prisonnier.

CARL. Comment! monsieur le commandant se risquerait avec un furieux de cette espèce?

WALDORF. Cette salle est bien fermée?

CARL. Des barreaux à toutes les fenêtres, et des verrous à toutes les portes.

WALDORF. Et des sentinelles?

CARL. Ici, dans le couloir.

WALDORF. Ce n'est pas que j'aie peur au moins... mais l'autorité ne doit jamais être compromise.

CARL. Sans doute... (*Frottant sa tête.*) Mais elle l'est parfois.

WALDORF. Puis... tu resteras là... dans le fond... va... et amène-le moi! (*Carl sort par la porte de gauche.*)

SCÈNE II.

WALDORF, *puis* HERMANN.

WALDORF. Je ne comprends pas le gouverneur... me faire arrêter ce jeune homme, sans me dire ni son nom, ni son crime... il paraît seulement que c'est une capture importante, mais on me connaît, et avec ma sagacité habituelle...

PREMIER COUPLET.

Je suis fin, j'ai de bons yeux,
Me tromper est difficile,
Et je sais, quand je le veux,
Dépister le plus habile.
Surprendre un aveu
Pour moi sera toujours un jeu ;
Grâce à ma vieille habitude,
Connaître un secret,
Faire parler le plus discret,
Ce fut toujours mon étude.
Qu'un mot me frappe,
Moi, je l'attrappe,
Aussi, dans mon fort,
Sans nul effort,
Jour et nuit,
Bien instruit,
Non, rien ne m'échappe,
Et dans mon château,
Sur mon troupeau,
Je sais tout,
Et partout
Je vois tout.

DEUXIÈME COUPLET.

De mon prisonnier, bientôt
Je saurai ce qu'on doit croire
En procédant comme il faut
A son interrogatoire ;
Je veux aujourd'hui
Qu'il se trahisse malgré lui,
Et découvre le mystère.
Je vais être au fait,
Et par mon art, de son secret
Devenir dépositaire.
Qu'un mot me frappe,
Moi, je l'attrappe,
Aussi, dans mon fort,
Sans nulle effort,
Jour et nuit,
Bien instruit,
Non, rien ne m'échappe,
Et dans mon château,
Sur mon troupeau,
Je sais tout,
Et partout
Je vois tout.

WALDORF. Le voici!

HERMANN, *entrant vivement, et poussant les verrous.* Enfoncé le geôlier!.. un croc en jambes... et puis, patatras... ah! ah! (*Il rit. Apercevant le commandant.*) Monsieur de Waldorf!

WALDORF, *à part.* Il ne parait pas si furieux que je croyais... (*A Hermann, qui rit toujours.*) Qu'y a-t-il?

HERMANN. Rien, rien, ne faites pas attention!.. le plaisir de revoir un peu le jour... (*A part.*) Si je pouvais savoir de lui pourquoi je suis arrêté!

WALDORF, *à part.* Avec un peu d'adresse, j'apprendrai facilement...

HERMANN. Permettez-moi, d'abord, monsieur de Waldorf, de ne pas vous faire mon compliment.

WALDORF. Hein?

HERMANN. Me jeter dans un cachot... me mettre pendant vingt-quatre heures au pain et à l'eau... et pourquoi? je vous le demande?..

WALDORF, *à part.* C'est précisément la question que j'allais lui faire... (*Haut.*) Numéro 7!

Digitized by Google

HERMANN, *regardant de tous côtés.* A qui donc en avez-vous?..

WALDORF. Mais à vous, morbleu!.. à vous, numéro 7! c'est votre nom... votre seul nom ici... je n'en connais pas d'autre... (*A part.*) Malheureusement! (*Haut.*) Tous les autres ont aussi leur numéro...

HERMANN. Ah! bah! et quel est le vôtre?

WALDORF. Impertinent! je n'en ai pas, moi!

HERMANN, *à part.* Au fait, le zéro ne compte pas... (*Haut.*) Numéro 7!.. cela ne me déplaît pas trop, je le préfère même à numéro 13... c'est un nom, c'est-à-dire un chiffre plus heureux.

WALDORF, *à part.* Interrogeons-le .. (*Haut.*) Approchez, jeune homme, j'ai besoin de vous faire subir un interrogatoire.

HERMANN. Ah! je vais donc savoir quelque chose.

DUO.

WALDORF.

Il faut avec finesse
Deviner son secret;
Et grâce à mon adrese,
Savoir ce qu'il a fait.

HERMANN.

Il faut avec finesse
Bien cacher mon secret;
Et grâce à mon adresse,
Savoir ce que j'ai fait.

WALDORF.

Allons, jeune homme, allons, de la franchise
Parlez avec sincérité.

HERMANN.

Que voulez-vous que je vous dise!
Je ne sais rien, en vérité.

WALDORF.

Vous savez votre nom, peut-être!

HERMANN.

Mon nom!.. vous devez le connaître.

WALDORF.

Dites toujours, c'est important!

HERMANN, *à part.*

S'il savait que de son Hélène
Hélas! c'est moi qui suis l'amant,
Il me ferait mettre à la chaîne.

WALDORF.

Il paraît que cela vous gêne.

HERMANN, *à part.*

Un peu! (*Haut.*) Qui, moi? non pas vraiment.

WALDORF.

Eh bien! parlez, quand je l'ordonne!

HERMANN.

Vous désirez savoir mon nom?
Numéro sept!

WALDORF.

Dieu me pardonne
Vous voulez plaisanter!

HERMANN.

Oh! non,
Ici, c'est le nom que je porte.

WALDORF.

Oui, mais dans le monde?

HERMANN.

Qu'importe!
Je dirai l'autre en sortant de prison.

ENSEMBLE.

WALDORF.

Laissez là cette raillerie,
Elle vous porterait malheur;
Ici, la révolte est punie,
Obéissez au gouverneur.

HERMANN.

Ce n'est point une raillerie,
Je sens trop bien tout mon malheur;
Et ne craignez pas que j'oublie,
Ce que je dois au gouverneur.

WALDORF.

Votre état?

HERMANN.

Moi? je n'en ai pas.

WALDORF.

Votre fortune?

HERMANN.

Moins encore.

WALDORF.

Et votre crime?

HERMANN.

Je l'ignore,
Mais vous, dites-le-moi tout bas.

WALDORF.

Non, c'est à vous de me l'apprendre:
Allons, répondez franchement
Et je pourrai me montrer indulgent.

HERMANN.

Je le vois bien! il faut me rendre,
Je veux mériter votre appui,
Entre nous deux plus de mystère!
Je dirai tout.

WALDORF.

Croyez bien qu'aujourd'hui,
Vous n'avez rien de mieux à faire.

HERMANN.

Soyez l'arbitre de mon sort,
Tendez la main à ma faiblesse,
Vous-même avez eu plus d'un tort
Sans doute dans votre jeunesse.

WALDORF.

Oui, je me mets sans hésiter
A votre place.

HERMANN.

C'est justice,
Et si vous vouliez y rester,
Vous me rendriez grand service.

ENSEMBLE.

WALDORF.

Je vais par ma finesse
Découvrir son secret,
Et grace à mon adresse
Savoir ce qu'il a fait.

Digitized by Google

HERMANN.

Cédons, puisqu'il me presse,
Pourtant soyons discret,
Taisons avec adresse
La moitié du secret.

WALDORF. Quel est ce bruit? (*A part.*) Décidément, je ne saurai rien!

HERMANN. Ne faites pas attention... c'est l'honnête Carl que j'ai enfermé à ma place, après l'avoir fait asseoir sur les dernières marches du cachot.

WALDORF. Carl enfermé!.. Monsieur... Monsieur... vous me paierez cette impertinence! (*Il va ouvrir la porte du cachot.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, CARL.

CARL. C'est infâme! c'est un guet-apens... un assassinat...

HERMANN, *riant.* La bonne figure!

CARL. Me faire descendre dix marches de cet affreux escalier, sur la tête!

HERMANN. Vous vous trompez... de côté.

CARL. De sorte que je suis resté plus d'un quart d'heure étendu sans connaissance... aussi commandant, je vous demande vengeance... il faut mettre cet enragé à la chaîne... à la double chaîne...

WALDORF. Je ne demande pas mieux!

HERMANN. Là, j'en ai parlé tout à l'heure... la double chaîne... ça devait m'arriver.

CARL. Marchons!

HERMANN. Mais...

CARL. Il n'y a pas de mais.

HERMANN, *entraîné.* M. de Waldorf! M. de Waldorf! faites-y attention... vous vous en repentirez!

WALDORF. Moi!

HERMANN. Et avant un quart d'heure, peut-être, vous serez à mes genoux, à m'implorer, à me demander grâce.

WALDORF. C'est ce que nous verrons. (*Carl entraîne Hermann dans la prison.*)

SCÈNE IV.

WALDORF, *puis* HÉLÈNE.

WALDORF. Décidément! c'est un homme dangereux... et je comprends l'importance que le gouvernement semblait attacher à son arrestation.

HÉLÈNE, *en dehors.* Puis-je entrer?

WALDORF. Certainement... je suis seul...

HÉLÈNE, *allant embrasser son père.* Avez-vous bien dormi, mon père?

WALDORF. Très-bien! très-bien! Et toi, mon enfant?

HÉLÈNE. Oh! il ne s'agit pas de moi!.. mais de vous, que j'aime tant, qui aimez bien aussi votre Hélène, n'est-ce pas?

WALDORF. Quelle demande!

HÉLÈNE. Vous êtes si bon!

WALDORF. Est-ce que tu as quelque grâce à me demander ce matin, mon enfant?

HÉLÈNE. Du tout... Est-ce que je ne peux pas vous aimer... vous le dire... sans que vous m'accusiez aussitôt de n'être guidée que par un intérêt personnel?

WALDORF. Je ne dis pas cela, mais depuis quelque temps, tu ne me gâtes pas.

HÉLÈNE. C'est que depuis quelque tems, je ne suis pas contente de vous... vous avez été méchant... très-méchant!

WALDORF. Moi!..

HÉLÈNE. Mais ne revenons pas là-dessus, et pourvu que vous soyez plus aimable... plus complaisant... que vous ne vous montriez pas sévère... dur... comme hier.

WALDORF. Hier?.. Dur avec toi!

HÉLÈNE. Non, mais avec ce pauvre jeune homme que vous avez arrêté si brutalement.

WALDORF. C'était la consigne!

HÉLÈNE. Elle est jolie votre consigne!.. un prisonnier, qui, j'en suis sûre, a bien peu de chose à se reprocher!

WALDORF. Eh bien moi, je le crois capable de tout!

HÉLÈNE. Oh! quelque légèreté, peut-être quelque discours mal interprété par la malveillance.

WALDORF. Si ne n'était que cela!

HÉLÈNE. Ah! mon Dieu! c'est donc plus grave!

WALDORF. Beaucoup plus grave!

HÉLÈNE, *à part.* Je tremble... (*Haut.*) Mais enfin, qu'a-t-il donc fait?

WALDORF. Ce qu'il a fait?

HÉLÈNE. Oui.

WALDORF, *après avoir regardé de tous côtés.* Je n'en sais rien.

HÉLÈNE. Ah! vous m'avez fait une peur!

WALDORF, *de même.* Mais il paraît que c'est un grand criminel... et que j'ai sauvé l'Etat... ou peu s'en faut... sans le savoir... c'est ce que m'a écrit le gouverneur en m'ordonnant d'arrêter ce jeune homme, et de veiller sur lui avec le plus grand soin.

HÉLÈNE, *à part.* Ciel!

WALDORF. Avec le plus grand soin... c'est-à-dire pour qui sait comprendre... mettez-le au cachot!

HÉLÈNE. Au cachot!

Digitized by Google

WALDORF. C'est ce que j'ai fait.

HÉLÈNE. Oh! mon père, un jeune homme dont vous ne connaissez pas la faute, (*A part.*) car, si je ne l'aime plus, ce n'est pas une raison... (*Haut.*) dont vous ne savez pas même le nom!

WALDORF. Oh! je ne tarderai pas à le savoir.

HÉLÈNE. Comment!

WALDORF. J'ai donné l'ordre qu'on m'apportât les pièces qu'on a dû saisir sur lui, hier, à son entrée ici... comme cela se fait à l'égard de tous les prisonniers... et quand je le connaîtrai...

HÉLÈNE Vous ne serez pas injuste... vous ne redoublerez pas de rigueur envers lui.

WALDORF. Que veux-tu dire?

HÉLÈNE. Oui, quelquefois, on se laisse aller à un premier mouvement... dont on ne tarde pas à se repentir... tandis qu'on ne se repent jamais d'avoir été bon... généreux... d'abord on fait plaisir à son Hélène, qui n'est pas ingrate, elle... qui saura vous en tenir compte.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CARL.

CARL. Commandant!

WALDORF. Eh bien! qu'a-t-on saisi sur le numéro 7?

CARL. Vingt mille florins, qui, suivant l'usage, ont été envoyés à M. le gouverneur.

WALDORF. Ce n'est pas ce que je te demande... les titres, les papiers?

CARL. Il n'en avait aucun.

WALDORF. Aucun?

HÉLÈNE, *à part.* Je respire.

CARL. On n'a trouvé sur le prisonnier que ce cachet.

HÉLÈNE. Un cachet!

WALDORF. Donne. (*Il prend le cachet, l'examine avec attention.*) O ciel! que vois-je?.. je suis perdu! c'est fait de moi!

HÉLÈNE. Mon père!

WALDORF. Laissez-moi!.. retirez-vous!..

CARL. Mon commandant...

WALDORF. C'est toi, misérable, qui m'as excité contre lui, mais je te punirai, je te mettrai au cachot!

CARL. Moi!...

WALDORF. Oui... toi! et ce qui sera encore mieux, je te ferai pendre.

CARL. Pas du tout.

HÉLÈNE. Mais que veut dire?

CARL. Expliquez-moi!..

WALDORF. Rien... laissez-moi... partez... je le veux... je le veux! (*A Carl.*) Et toi, amène-moi le prisonnier ici, avec la plus grande politesse... allez donc!.. mais allez donc!.. (*Hélène sort à gauche, Carl par le fond.*)

SCÈNE VI.

WALDORF, *puis* HERMANN ET CARL.

WALDORF, *tombant assis dans un fauteuil.* J'en ferai une maladie... c'est sûr... je suis capable d'en faire une maladie... mais je l'entends... le voici... et j'allais rester assis devant lui!.. (*Se levant vivement.*) Je perds la tête... (*A Hermann.*) Ah! Mon... Monsieur... que d'excuses!.. que de pardons... j'ai à vous demander...

HERMANN, *étonné.* Comment!.. (*A part, en riant.*) Au fait, ce n'est pas plus extraordinaire que tout le reste.

WALDORF. Mais... je ne savais pas... puis... c'est cet imbécile de Carl qui est cause de tout.

CARL. Moi!

WALDORF. Mais je vous en prie, dites-moi quelle punition vous voulez que je lui inflige.

CARL. Une punition!

WALDORF. Il l'aura... à l'instant même... je vous le jure!

HERMANN. Bien vrai?

WALDORF. Oui, commandez! ordonnez!

HERMANN. Eh bien! j'ordonne... je commande que vous lui pardonniez, comme je lui pardonne moi-même.

CARL. Me pardonner!

HERMANN, *à part.* Il me revaudra cela plus tard, si jamais le juif Isaac...

WALDORF. Oh! quelle grandeur d'âme! quelle magnanimité! j'en suis attendri... j'en pleure. (*A Carl.*) Mais remercie donc... remercie avec la reconnaissance que mérite une si grande générosité.

CARL. Mais...

WALDORF. Ou plutôt... c'est mieux... c'est plus convenable... baise sa main... si toutefois, il daigne le permettre.

HERMANN, *tendant la main.* Je daigne le permettre.

WALDORF, *à Carl, qui hésite.* Comment! ce n'est pas encore fait... obéis... obéis! ou je te mets au cachot pour quinze jours. (*Carl baise la main d'Hermann en rechignant.*) A la bonne heure!.. cela ne répare pas ta faute... que dis-je! ton crime... mais puisque Mon... Monsieur s'en contente... et maintenant, laisse-nous!

CARL, *à part, en sortant.* Je puis bien dire que c'est la première fois, depuis que je suis geôlier d'une prison, que j'ai baisé la main d'un prisonnier. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

WALDORF, HERMANN.

HERMANN. Eh bien! commandant... que vous

Digitized by Google

disais-je tout à l'heure... que vous ne tarderiez pas à vous repentir.

WALDORF. Vous me voyez désolé... anéanti... mais c'est Carl... c'est lui seul du reste. Tout ce que je pourrai faire pour alléger votre captivité, pour vous faire oublier ce que vous avez souffert... cela n'a pas altéré votre précieuse santé? (*Signe d'Hermann.*) Ah! j'en suis dans un ravissement...

HERMANN. Vous êtes trop bon!

WALDORF. Et d'abord voici un cachet qui vous appartient et que je m'empresse de vous rendre.

HERMANN, *à part.* Mon cachet! tout s'explique!

WALDORF. Et maintenant, si vous désirez quelque chose... parlez!.. enchanté de vous obéir en tout.

HERMANN. Alors, je vous avouerai franchement que je meurs de faim.

WALDORF. Ah! mon Dieu! c'est vrai... je crois me rappeler que vous vous êtes plaint de la nourriture que ce coquin de Carl... et si j'osais vous offrir... un bon déjeuner?.. Le mien... il est tout prêt... je vais donner l'ordre qu'on vous l'apporte.

HERMANN. Merci, commandant, mais à une condition... c'est que vous me tiendrez compagnie.

WALDORF. Moi!

HERMANN. Vous! et votre charmante fille... vous consentez?

WALDORF. Si je consens!.. c'est un honneur pour moi... pour elle... ah! ce jour comptera parmi les plus beaux de ma vie. (*Appelant.*) Carl!.. Carl! (*A Carl, qui paraît sur la porte.*) Qu'on apporte ici mon déjeuner, et qu'on y ajoute quelques bonnes bouteilles de vin de France.

HERMANN. Ah! commandant... ce procédé est d'une délicatesse!..

WALDORF. Et qu'on dise à ma fille qu'elle vienne ici... à l'instant même... mais va donc... va donc!

CARL. C'est que je voulais vous dire qu'il y a là un prisonnier pour dettes, qu'on vient d'amener.

WALDORF. Qu'on le conduise au numéro 10, dans l'autre aile, dans celle où l'on place les prisonniers de cette catégorie.

HERMANN. Du tout! du tout!

WALDORF, *à Carl, qui va pour sortir.* Arrête. (*A Hermann.*) Est-ce que vous trouveriez quelque chose à redire à cet ordre?

HERMANN. Beaucoup... un prisonnier pour dettes n'est pas un prisonnier comme un autre... c'est une classe très-intéressante à mes yeux... qui a droit à tous les soins... à tous les égards...

WALDORF. Je pense absolument de même... aussi jamais n'en ont-ils manqué ici!

HERMANN. Je le sais...

WALDORF, *à part.* Il le savait!..

HERMANN, *à Carl.* Priez ce jeune homme de vouloir bien venir déjeuner avec moi.

WALDORF. Comment, vous voulez?..

HERMANN. Je le veux!

WALDORF, *à part.* Quelle dignité!.. quelle grâce dans le commandement. (*A Carl.*) Allez et faites la commission qu'on vous a bien vous-donner. (*Carl sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, *puis* DE NEUBOURG.

HERMANN. Merci, monsieur le commandant, de cette nouvelle faveur que vous voulez bien me faire...

WALDORF. Une faveur... moi... mais c'est à vous à m'en faire, et mon devoir est de vous obéir en tout.

HERMANN. Ah çà! mais, pour qui me prend-il?

CARL. Voici le prisonnier...

WALDORF. Ciel! Hermann! (*A part.*) J'en avais peur! Diable d'huissier qui a exécuté mes ordres!

HERMANN. Hermann!.. Comment! c'est vous!.. ici! (*Il court à lui, et lui serre la main.*) Je comprends... on vous aura pris pour moi!

WALDORF. Vous connaissez donc ce jeune homme?

HERMANN. Si je le connais!.. ce bon, cet excellent Hermann, le plus aimable de tous les artistes de notre ville, et enfin, le meilleur et le plus dévoué de mes amis.

WALDORF, *à part.* Son ami! diable!

HERMANN, *à de Neubourg.* N'est-ce pas, mon cher Hermann?

DE NEUBOURG. Certainement! il serait difficile de trouver deux existences plus mêlées l'une à à l'autre... surtout depuis quelques jours.

HERMANN. Nous ne faisons vraiment qu'un... dangers... plaisir... tout est commun entre nous...

DE NEUBOURG. Même la prison!

HERMANN. Mais que diable! comment se fait-il que vous ayiez été arrêté... quel est l'animal de créancier qui s'est permis...

DE NEUBOURG. Eh! parbleu!.. c'est...

WALDORF, *bas.* Ne me nommez pas... je vous en conjure... qu'il ne sache pas...

HERMANN. Eh bien! c'est...

DE NEUBOURG. Je ne veux pas le nommer... je sais qu'il est repentant... très-repentant.

WALDORF, *à part.* Oh! oui.

DE NEUBOURG. Et qu'il va me donner quittance de la somme pour laquelle je suis arrêté.

WALDORF, *bas.* Je le promets.

HERMANN. C'est inconcevable! il se repent! il donne quittance... j'ai beau chercher... je ne devine pas qui cela peut être... mais ce dont je

Google

suis bien sûr, c'est que ce n'est pas le juif Isaac.

DE NEUBOURG. Je suis même certain qu'il fera plus... et qu'il va me rendre à l'instant même à la liberté.

WALDORF, *bas*. A l'instant!

HERMANN. A la bonne heure... j'y consens... mais pas avant le déjeuner, *que voici*, et dont j'espère que vous voudrez bien prendre votre part avec M. de Waldorf et sa charmante fille que j'aperçois.

DE NEUBOURG. Je ne demande pas mieux... car j'avoue que cette course du matin m'a donnée un appétit de chasseur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

WALDORF. Approche, mon enfant... et remercie Mon... Monsieur, de l'honneur qu'il veut bien nous faire, en nous invitant à déjeuner.

HÉLÈNE, *à part*. Hermann!

HERMANN. Mademoiselle!..

DE NEUBOURG, *à part*. Elle est vraiment délicieuse!

WALDORF. Pardonnez à sa timidité... voyez comme elle rougit... comme elle baisse les yeux... élevée dans cette citadelle, elle ne connaît pas les usages du grand monde. (*Bas, à sa fille.*) Sois donc plus aimable avec lui.

HÉLÈNE, *bas*. Comment! vous voulez?..

DE NEUBOURG. Mademoiselle est faite pour briller partout où elle se trouve.

HÉLÈNE. Monsieur!..

HERMANN, *à part*. Ah çà! mais... il me semble que mon ami intime est bien galant près d'Hélène. (*Haut.*) Le déjeuner nous attend.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Sans tarder mettons-nous à table,
Et que par un sort favorable
Ici, le plaisir, la gaîté
Nous / Leur tiennent lieu de liberté!

DE NEUBOURG, *à Hélène*.

Veuillez me permettre, Madame
De vous offrir la main.

HERMANN.

Non pas!
C'est un plaisir que je réclame,
C'est moi qui fais les honneurs du repas.

DE NEUBOURG, *à part, riant*.

Il est jaloux!

WALDORF, *à part*.

Très-bien!

HÉLÈNE, *de même*.

Quel embarras!

DE NEUBOURG, *à Hélène*.

J'en conviens, j'étais loin de croire
Qu'on dût trouver le bonheur en ces lieux,
Et pourtant la chose est notoire,
Il suffit d'ouvrir les yeux.

WALDORF.

Un peu moins de galanterie.

DE NEUBOURG.

C'est malgré moi, monsieur le gouverneur,
Auprès d'une femme jolie,
Moi je n'écoute que mon cœur.

HÉLÈNE.

Monsieur veut plaisanter, je pense.

DE NEUBOURG.

Ah! ne le croyez pas!

HERMANN.

J'enrage!

WALDORF.

En ma présence!
Quoi! vous ne craignez pas...

DE NEUBOURG.

Moi, craindre! vraiment non!
Que veulez-vous qui m'inquiète?
Grâce à vous, je suis en prison,
J'ai n'ai pas peur que l'on m'y mette.

WALDORF.

Mais je saurai vous mettre à la raison.

DE NEUBOURG.

Monsieur le commandant, calmez votre colère,
Mais à défaut d'amour, au moins pour nous distraire,
Permettez qu'un joyeux refrain
Vienne égayer notre festin.

WALDORF.

Très-volontiers, si cela peut vous plaire.

DE NEUBOURG, *à Hélène*.

Tenez, j'en suis certain, vous chantez à ravir,
Consentez à vous faire entendre.

HERMANN.

C'est charmant! pour nous quel plaisir!

DE NEUBOURG.

Vous ne pouvez vous en défendre.

HÉLÈNE.

Mon père!..

WALDORF, *montrant Hermann*.

Allons, il faut te rendre!

HÉLÈNE.

PREMIER COUPLET.

On assure qu'un vieux sorcier
Disait aux filles du village:
Enfants, il faut vous défier
Des amoureux au doux langage,
Chacun d'eux flattera
Votre coquetterie,
Et puis on promettra
D'aimer toute la vie.

Digitized by Google

Celui qui le dira
Trompera,
Mentira ;
Et quand il vous peindra
Son douloureux martyre,
Bien prudente sera
Celle qui répondra :
Tra, la, la, la, la, la,
Je n'en crois rien, mon beau sire,
Tra, la, la, la, la, la !

DEUXIÈME COUPLET.

Ne croyez pas au vieux sorcier,
Dit l'amoureux ; quant on est belle,
C'est un tort de se défier,
On peut perdre un amant fidèle.
Celui qui promettra
D'aimer tout la vie,
Alors, qu'on le fuira,
Quittera la partie ..
Celui qui le dira
Trompera,
Mentira.
Et quand il vous peindra
Son amoureux martyre,
Bien prudente sera
Celle qui répondra :
Tra, la, la, la, la,
Je n'en crois, rien beau sire !
Tra, la, la, la, la, la!

SCÈNE X.

LES MÊMES, CARL.

CARL. Un huissier demande à parler à monsieur le commandant et au prisonnier Hermann, de la part de M. le président du tribunal.

WALDORF. J'y vais... et vous, monsieur Hermann, veuillez me suivre.

DE NEUBOURG. Je ne demande pas mieux. (*Bas.*) Et vous, allez signer ma mise en liberté !

WALDORF, *bas*. A l'instant même. (*A part.*) Enchanté de m'en débarrasser à ce prix.

DE NEUBOURG. Adieu, mon cher ami... plus heureux que vous, je sors le premier, mais j'espère que vous ne tarderez pas à me suivre.

HERMANN. Ne craignez rien. (*Regardant son doigt.*) J'ai mon talisman.

DE NEUBOURG. Mademoiselle, désespéré que des affaires importantes m'obligent à vous quitter si vite, mais je n'oublierai jamais le plaisir que j'ai goûté pendant une heure de prison.

HÉLÈNE, *saluant*. Monsieur... (*Elle veut suivre son père.*)

WALDORF. Non... reste... et tiens-lui compagnie.

HÉLÈNE. Vous voudriez ?..

WALDORF. Et surtout, tâche d'être plus aimable que tout à l'heure.

HÉLÈNE. Mais...

WALDORF. Je le veux !.. je le veux ! (*Waldorf et de Neubourg sortent.*)

SCÈNE XI.

HELÈNE, HERMANN.

HERMANN. Ah ! Mademoiselle, quel bonheur de me trouver un moment avec vous !

HÉLÈNE. Monsieur...

HERMANN. Vous me repoussez... et je suis sûr que, comme tout le monde, vous croyez que j'ai fait la folie d'enlever cette cantatrice étrangère ?

HÉLÈNE. Le moyen d'en douter...

HERMANN. Il n'en est rien pourtant... et quelque étrange... quelque invraisemblable que cela puisse être, c'est moi, au contraire, qui fus enlevé !

HÉLÈNE. Mais, Monsieur, on se défend.

HERMANN. Ah ! Mademoiselle, il faut nous tenir compte, à nous autres hommes, du défaut d'habitude. (*Mouvement d'Hélène pour s'éloigner.*)

CAVATINE.

HERMANN.

Ah ! plus de haine !
Calme ma peine,
Mon cœur, Hélène,
N'aime que toi,
Crois-moi !
Douter encore
C'est m'outrager,
Et qui t'adore
Ne peut changer !
Ah ! plus de haine !
Calme ma peine,
Mon cœur, Hélène,
N'aime que toi,
Crois-moi !

Par un mot tendre
Parli du cœur.
Ah ! viens me rendre
Joie et bonheur.

Non plus de haine,
Calme ma peine,
Mon cœur, Hélène,
N'aime que toi,
Crois-moi.

Digitized by Google

HÉLÈNE. Eh bien ! Monsieur, j'en conviens, j'ai cherché à vous bannir de ma pensée; mais, malgré moi, chaque instant me rappelait vos torts, et il m'a été plus facile de vous haïr que de vous oublier.

HERMANN, *se jetant à ses pieds*. Ah ! ma chère Hélène, dois-je croire ce que je viens d'entendre?.. puis-je espérer que j'ai encore une place dans votre cœur ?

HÉLÈNE. Relevez-vous, Hermann, j'entends mon père.

HERMANN. Dites, du moins, que vous m'avez pardonné.

HÉLÈNE. Ne vous ai-je pas écouté?

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DE NEUBOURG, WALDORF.

DE NEUBOURG, *entrant*. Mais encore une fois, je vous dis que je veux parler au prince.

WALDORF, *bas*. Taisez-vous donc! c'est un secret.

HÉLÈNE. Le prince !

HERMANN, *à part*. Prince! quel avancement.

WALDORF. Ce n'est pas moi, Monseigneur, qui ai trahi votre incognito... c'est ce maladroit.

HERMANN. Mais de quoi s'agit-il?

DE NEUBOURG. Le voici ! (*Souriant.*) Monseigneur...

HERMANN, *à part*. Il se moque de moi... Je crois bien deviner.

DE NEUBOURG, *de même*. Monseigneur!.. vous n'ignorez pas que j'ai plusieurs créanciers.

HERMANN. Hélas! qui le sait mieux que moi?

WALDORF, *à part*. Il paraît qu'il a l'habitude de paye les dettes des autres!.. Grand prince!

DE NEUBOURG. Eh bien! à la nouvelle de ma translation à la citadelle, un d'eux s'est adressé au président du tribunal et a obtenu de lui ma réintégration dans la prison de la ville.

HERMANN. Je suis sûr que c'est le juif Isaac.

DE NEUBOURG. Précisément.

HERMANN, *à part*. Vieux gredin !

WALDORF, *à part*. Il les connaît comme s'ils étaient ses propres créanciers.

DE NEUBOURG. De sorte, qu'il ne me reste plus qu'à intercéder auprès de Votre Altesse.

HÉLÈNE, *à part*. Altesse!.. Qu'est-ce que cela veut dire ?

DE NEUBOURG. Pour qu'elle obtienne de monsieur le commandant de me laisser encore ici jusqu'à demain. (*A part.*) Le président du tribunal n'aurait qu'à me reconnaître, j'aime mieux la citadelle que la prison de la ville.

HERMANN. Rien de plus facile !

WALDORF. Mais, Monseigneur, mon devoir...

HERMANN. Votre devoir n'empêche pas que ce jeune homme ne soit malade... très-malade.... voyez, comme il souffre... comme sa physionomie est changée depuis quelque temps... Votre humanité connue ne vous permet pas de le transférer dans un pareil état.

DE NEUBOURG. C'est parfait.

WALDORF. Cependant, Monseigneur...

HERMANN. Je le veux !

WALDORF. J'obéirai à Son Altesse... Viens, ma fille.

HÉLÈNE, *à part, en sortant*. Je crois qu'ils ont tous perdu la raison. (*Elle sort avec son père.*)

SCÈNE XIII.

HERMANN, DE NEUBOURG.

DE NEUBOURG. Bravo! bravo! admirablement joué!

HERMANN. Oh ! maintenant que nous sommes seuls... Daignez m'expliquer ce que je crains de comprendre.

DE NEUBOURG. Oui, mon ami... tu ne te trompes pas... Je suis le prince Hermann de Neubourg.

HERMANN. Ah ! Monseigneur... Daignez me pardonner une familiarité bien inconvenante.... mais, j'étais si loin de croire... de me douter...

DE NEUBOURG. Te pardonner... toi! à qui je dois la vie... Toi qui t'es si courageusement jeté dans le Danube pour me sauver... et qui maintenant encore est ici, en prison... à ma place.

HERMANN. Ah ! Monseigneur, de ce côté, vous ne me devez rien, car vous-même...

DE NEUBOURG. C'est juste, la position est parfaitement la même.

HERMANN. Mais, comment se fait-il, Monseigneur?..

DE NEUBOURG. Que je sois obligé de me cacher?

HERMANN. Oui, et qu'on cherche à arrêter Votre Altesse ?

DE NEUBOURG, Je vais t'expliquer cela... La princesse ma mère, qui est régente de mes États, pour quelques mois encore, jusqu'au moment où j'aurai atteint ma vingt-cinquième année, époque fixée par les dernières volontés de mon père... La princesse, ma mère, a des talents et des vertus qui font le bonheur de tous ses sujets.... mais, quand une fois elle a résolu quelque chose...

HERMANN. Elle y tient?

DE NEUBOURG. Toujours.

HERMANN. Nous appelons ça de l'entêtement,

DE NEUBOURG. Parmi nous, on nomme cela du caractère.

HERMANN. C'est bien différent!

Digitized by Google

DE NEUBOURG. Et ma mère, je dois le dire, possède cette qualité, plus qu'aucune princesse du monde... Moi, qui suis fils de ma mère...

HERMANN. Vous êtes aussi... c'est-à-dire vous avez autant de caractère qu'elle.

DE NEUBOURG. Précisément! Il existe un point sur lequel nous ne nous entendons pas du tout.

HERMANN. Je l'aurais parié!..

DE NEUBOURG. Ma mère veut me faire épouser une jeune princesse d'Oldembourg, charmante, je n'en doute pas... remplie d'esprit et de talents...

HERMANN. Mais que vous n'aimez pas.

DE NEUBOURG. Tandis qu'au contraire, j'aime...

HERMANN. Absolument comme moi.

DE NEUBOURG. J'adore une jeune princesse, belle comme un ange... que j'ai vue l'hiver dernier, à Vienne, aux fêtes données par S. M. l'empereur.

HERMANN. Mais, qui peut empêcher...

DE NEUBOURG. Que je l'épouse?

HERMANN. Oui.

DE NEUBOURG. C'est qu'elle est la nièce..... la nièce chérie de l'empereur, et que moi, pauvre héritier présomptif d'une petite principauté d'Allemagne, je n'ose prétendre à la main d'une si illustre princesse.

HERMANN. Encore comme moi... simple artiste, je ne peux épouser la fille d'un commandant de place.

DE NEUBOURG. De là, mon ami, des discussions continuelles entre ma mère et moi, afin de m'arracher à un amour qu'elle trouve ridicule; elle insiste pour que je consente au mariage qu'elle me propose. Enfin, dans ces derniers temps, elle était devenue si pressante que je n'avais que deux partis à prendre... épouser ou fuir.

HERMANN. Et vous avez préféré ce dernier parti?

DE NEUBOURG. Oui, mon ami... je voulais me rendre à Vienne... obtenir de Sa Majesté du service dans son armée...

HERMANN. Toujours comme moi.

DE NEUBOURG. Et me rendre digne de celle que j'aime... Maintenant, tu sais le reste... et ce cachet que je t'avais donné.

HERMANNN. Et dont je comprends maintenant toute la puissance...

DE NEUBOURG. Apposé par toi sur la lettre que que tu as écrite au gouverneur, lui a fait connaître ma présence dans cette ville et a donné lieu au quiproquo dont tu as été la victime, grâce à ce bon M. de Waldorf, qui n'est pas fort... comme moi-même j'ai été arrêté ce matin à ta place, en voulant me servir de ton passeport pour sortir de la ville.

HERMANN. Ah! Monseigneur!.. combien je suis désolé d'être la cause involontaire de la pénible situation où vous vous trouvez...

DE NEUBOURG. Peu importe! ce qu'il faut... c'est que je sorte d'ici le plus tôt possible... mais comment faire?.. d'un moment à l'autre, il peut arriver un courrier de la princesse.

HERMANN. Ah!

DE NEUBOURG. Quoi donc?

HERMANN. J'y suis... le moyen.. je l'ai trouvé... vous allez être libre, Monseigneur.

DE NEUBOURG. Il se pourrait!.. mais comment?

HERMANN. M. de Waldorf! taisons-nous!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, WALDORF.

WALDORF. Les ordres de Son Altesse sont exécutés.

HERMANN, *avec dignité*. Très-bien! mais il s'agit d'autre chose... monsieur de Waldorf!

WALDORF. Monseigneur!

HERMANN. Voici un jeune homme qu'il faut à l'instant même laisser sortir de la citadelle.

WALDORF. Mais, Monseigneur, je ne puis...

HERMANN. Est-ce que vous croyez, Monsieur, que le prince de Neubourg serait capable de vous donner un ordre contraire à vos devoirs... non, Monsieur, écoutez-moi... les dettes de ce jeune homme, y compris celle pour laquelle il a été arrêté... et celle du juif Isaac, se montent à huit mille florins.

WALDORF. Parfaitement!

HERMANN. Eh bien! Monsieur, vous avez entre les mains vingt mille florins que vous avez saisis sur moi ce matin... prenez en huit mille... rendez-moi le reste... et rien ne peut plus vous empêcher de mettre ce jeune homme en liberté.

WALDORF. Désolé, Monseigneur, d'être obligé de vous refuser.

DE NEUBOURG. Ah! mon Dieu!

HERMANN. Comment?

WALDORF. Cet argent n'est plus entre mes mains... selon l'usage de la prison, il a été envoyé ce matin au gouverneur de la ville.

DE NEUBOURG. Plus d'espoir!

HERMANN. C'est une infamie! une horreur! on ne se joue pas ainsi des pauvres prisonniers!

WALDORF. Mais, Monseigneur, d'ici à quelques heures...

HERMANN. Quelques heures... mais c'est un siècle... quand ce pauvre jeune homme enrage... se désole...

DE NEUBOURG, *riant*. Ah! ah! ma foi! le mieux est d'en rire.

HERMANN, *à part*. Moi qui le croyais furieux!

DE NEUBOURG. Que diable, après tout, on ne me

Google

fera pas faire, malgré moi, ce que je ne veux pas... et de quoi s'agit-il? d'un jour de prison? Eh bien! nous le passerons gaiement... avec M. de Waldorf, qui nous tiendra compagnie, ainsi que la charmante Hélène.

WALDORF. Du tout! du tout!

HERMANN. Comment! monsieur de Waldorf refuserait!..

WALDORF. Pardon, mon prince... s'il n'y avait que vous... nous serions trop heureux... trop honorés, ma fille et moi... mais ce jeune Hermann aime ma fille...

HERMANN, *à part*. Si je profitais de ma position de prince... (*Haut.*) Eh bien! il n'y a qu'une chose à faire alors... il faut les marier...

WALDORF. Les marier!.. mais vous n'y songez pas, Monseigneur, un débauché... un mauvais sujet!..

HERMANN. Arrêtez! je ne souffrirai pas que vous parliez ainsi de mon ami Hermann!

DE NEUBOURG, *riant*. A la bonne heure!

HERMANN. Vous ne pouvez rien dire contre lui qui ne me blesse... qui ne me blesse personnellement.

DE NEUBOURG, *riant*. Très-bien!

WALDORF. Monseigneur!..

HERMANN. De quoi s'agit-il?.. de quelques folies de jeunesse, de quelques dettes... je m'en charge, je les paie!

WALDORF. Vous!

HERMANN, *à de Neubourg*. Si toutefois vous consentez...

DE NEUBOURG. De grand cœur...

HERMANN. Il n'y a donc plus d'obstacle.

WALDORF. Mais, Monseigneur, ce jeune homme n'est rien... qu'un simple artiste.

HERMANN. Que dites-vous, rien?.. Hermann est mon ami... ne l'oubliez pas, et s'il faut plus encore, pour vous décider à lui donner votre fille... Je le nomme secrétaire de mes commandements. (*A de Neubourg.*) Pourvu que vous acceptiez.

DE NEUBOURG, *riant*. Sans doute!

HERMANN, *regardant de Neubourg*. Aux appointements de?

DE NEUBOURG. Dix mille florins.

WALDORF. Il ne se gêne pas!

HERMANN. Aux appointements de dix mille florins...

WALDORF. Ah! Monseigneur... ce n'est pas l'intérêt... il suffit que ce mariage vous soit agréable, pour que je m'empresse...

HERMANN. Et votre fille?

WALDORF. Je voudrais bien voir que ma fille se permît d'avoir un désir contraire au mien... mais je ne crains rien... sa douceur... sa soumission... vous allez voir.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

QUATUOR.

WALDORF.

Approche, mon enfant,
Il faut sans résistance,
De ton obéissance
Me donner la preuve à l'instant.

HÉLÈNE.

Pourquoi cet air sévère?
Que voulez-vous, mon père?

WALDORF.

Pour toi d'un époux j'ai fait choix.

HÉLÈNE.

Ciel!

WALDORF.

Et cet époux, tu le vois!

HÉLÈNE, *montrant Hermann*.

C'est lui?

WALDORF, *montrant de Neubourg*.

C'est lui!

HÉLÈNE.

De votre Hélène,
Ah! ne faites pas le malheur.

DE NEUBOURG, *à Hermann*.

Pour moi, l'accueil est peu flatteur.

HERMANN, *à part*.

Elle veut garder son cœur.

WALDORF.

Vous résistez?

HÉLÈNE.

Voyez ma peine.

WALDORF.

Obéissez!

HÉLÈNE.

Je n'y puis consentir.

WALDORF.

Il faut céder.

HÉLÈNE.

Ah! plutôt mourir!

ENSEMBLE.

WALDORF.

Elle veut braver mon pouvoir;
Je saurai vaincre son caprice,
Il faudra bien qu'on m'obéisse,
Il ne s'agit que de vouloir.

HÉLÈNE.

Il abuse de son pouvoir;
Quel est donc ce nouveau caprice,
Helas! s'il faut que j'obéisse,
Pour mon cœur il n'est plus d'espoir.

HERMANN ET DE NEUBOURG.

Tout doit céder à son pouvoir;
Bientôt, par un destin propice,
Il faudra bien qu'elle obéisse,
Son / Mon âme renaît à l'espoir.

Digitized by Google

HERMANN, *à Waldorf.*

Ne lui montrez point de colère !
Souffrez que je dise tout bas
A votre fille un seul mot, et j'espère
Qu'elle ne résistera pas.

WALDORF.

Parlez, Monseigneur !
(*A de Neubourg.*)
Qu'il vous aime!

DE NEUBOURG.

En vérité, comme lui-même.

WALDORF.

Pour ses amis, quel intérêt! quel feu!
Grand Prince!..

DE NEUBOURG.

Ah ! prince! comme on en trouve fort peu !

HÉLÈNE, *à Hermann, qui lui a parlé bas.*

Est-ce bien vrai?.. de ma faiblesse
Ne vous jouez pas en ce jour.

HERMANN.

Ah! croyez-en la douce ivresse
Qu'en mes regards fait briller mon amour.

WALDORF.

Hé bien?

HÉLÈNE.

Hé bien ! mon père,
Si vous voulez toujours qu'Hermann soit mon époux...

WALDORF.

Oui, je le veux.

HÉLÈNE.

J'y consens, mais pour vous,
Et seulement pour ne pas vous déplaire.

ENSEMBLE.

WALDORF.

Je savais bien que mon pouvoir
Vaincrait enfin sa résistance;
Pour obtenir l'obéissance,
Il ne s'agit que de vouloir.

HERMANN.

Amour, amour, à ton pouvoir
Elle a cédé sans résistance.
Plus de tourment, plus de souffrance,
Mon âme renaît à l'espoir.

HÉLÈNE.

Amour, amour, à ton pouvoir
Je cède enfin sans résistance,
Plus de tourment, plus de souffrance;
Mon âme renaît à l'espoir.

DE NEUBOURG.

Il croit que c'est à son pouvoir
Qu'elle a cédé sans résistance ;
Ne troublons pas sa confiance,
Et laissons-lui ce doux espoir!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CARL.

CARL. Une lettre pour Monseigneur, apportée de Neubourg par un courrier de S. A. la Régente.

HERMANN. Une lettre de la Régente... donnez-la à mon secrétaire des commandements... c'est à lui... à lui seul de la lire... je crois d'ailleurs que ce sera plus convenable.

WALDORF, *à part.* Quelle faveur pour mon gendre!

DE NEUBOURG. Grand Dieu ! que vois-je !.. est-il possible?

HERMANN. Qu'y a-t-il donc?

DE NEUBOURG. Ma mère m'écrit que tout est arrangé... Le mariage avec la princesse d'Oldembourg rompu... et, ce qui me rend mille fois plus heureux encore, ce que je ne peux pas m'expliquer... l'empereur, sur ma demande, me nomme colonel d'un régiment de sa garde!

WALDORF. Mon gendre colonel!

DE NEUBOURG. Et, comme il s'est aperçu que j'aime la princesse Marie... et que je ne lui suis pas indifférent, il me permet d'espérer qu'un jour il pourra m'accorder sa main.

WALDORF. Mon gendre, mari d'une princesse!.. Hein! qu'est-ce que je dis donc?.. ce n'est pas possible!

DE NEUBOURG. Ce que je ne comprends pas... ce qui me passe... c'est que l'empereur assure que c'est sur ma demande... Je n'aurais jamais osé...

HERMANN. Ah! j'y suis... c'est moi!

DE NEUBOURG. Comment!

HERMANN. Oui... j'ai osé..... moi..... Hier, j'ai écrit à Sa Majesté pour lui demander du service... j'ai signé Hermann!

DE NEUBOURG. Et tu as mis mon cachet?

HERMANN. Sans doute. Grâce à lui, je réussissais toujours et, cette fois encore, il paraît qu'il ne m'a pas fait défaut.

DE NEUBOURG. Ah! mon ami! je te dois plus que la vie...je te dois la gloire et le bonheur... comment récompenser jamais...

HERMANN. Monseigneur...

DE NEUBOURG. Je ratifie tout ce que tu as fait en mon nom. Nous ne nous quitterons plus.

HERMANN, *s'inclinant et lui baisant les mains.* Quelle générosité!

DE NEUBOURG. Et je signerai au contrat de la belle Hélène.

HÉLÈNE. Son Altesse est trop bonne!

WALDORF. Ah çà ! mais je n'y suis pas du tout, moi... je n'y comprends rien... il me semble que, depuis un quart d'heure, vous jouez à une charade dont le mot m'échappe sans cesse.

HERMANN. C'est que je n'ai jamais été prince que de votre façon, commandant.

WALDORF. Que dites-vous?

HERMANN. Je ne suis qu'Hermann, le pauvre artiste amoureux de votre fille et aimé d'elle... et le véritable prince, le généreux prince qui assure notre bonheur et nous comble de bienfaits, le voici.

Digitized by Google

WALDORF. Il serait possible !.. Eh bien ! vrai.. je m'en étais toujours douté.

HERMANN.

De vos bontés, de vos bienfaits,
Souffrez que je vous remercie.

DE NEUBOURG.

Ce que j'ai fait je le devais
A celui qui sauva ma vie.

HERMANN.

Souffrez que je vous remercie.

TOUS.

Honneur au prince bienfaiteur,
Qui nous rend plus que l'espérance ;
Si nous lui devons le bonheur,
A lui notre reconnaissance.

DE NEUBOURG.

Je crois à ta reconnaissance !

HERMANN.

Croyez à ma reconnaissance !

TOUS.

Honneur à Monseigneur ! etc.

FIN.

LAGNY. — Typographie de VIALAT et Cie.

Digitized by Google